

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

**Band:** 72 (1933)

**Heft:** 37

**Rubrik:** Lo vîlhio dèvesâ

**Autor:** [s.n.]

#### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 08.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**



# CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOU  
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi



## AU XIV<sup>e</sup> COMPTOIR

**C**E samedi 9 septembre dernier, le *Conteur Vaudois* a mis son habit des dimanches. Il s'est « rechargé », comme on dit encore à la campagne, pour faire honneur à ses hôtes et au XIV<sup>e</sup> Comptoir suisse à Beauvillier. C'est un habit de l'ancien temps qu'il porte encore, un habit au drap un peu usé, à la forme ancienne et qui fait sourire les tailleur et les couturiers d'aujourd'hui. Cependant le *Conteur* n'a pas mauvaise façon du tout dans ce complet d'autrefois qui lui sied à merveille et qui fait, pour ainsi dire, corps avec lui. Pourquoi n'aurait-il pas, lui aussi, son genre d'originalité ? On voit bien, dans les rues de notre bonne ville, un professeur d'Université arborer une éternelle cravate La Vallière et un président de tribunal porter un chapeau de paille en toute saison !

Si, dans cet habit, le *Conteur* est un peu gêné aux entournures, il se garde bien de le laisser voir. Il préfère rester modestement dans son coin, un peu dans l'ombre, afin de mieux observer ce qui se passe autour de lui.

Ce qui se passe aujourd'hui, c'est, ni plus ni moins, l'ouverture du XIV<sup>e</sup> Comptoir. Au moment où le *Conteur* est arrivé devant l'entrée principale, le cortège des invités prenait le départ. Il n'a donc pas pu prendre rang dans la colonne de marche. Il s'en excuse auprès des lecteurs. Dame, à septante et un ans, comment voulez-vous qu'il puisse encore, au pas de course, gravir les rues de notre capitale. C'était bon, autrefois, quand il s'en allait, avec le corps des cadets, faire l'exercice sur la place de Beauvillier, toute bouleversée aujourd'hui par des travaux de terrassements. A peine arrivé au Comptoir, il s'est assis sur la première chaise rencontrée et, tandis qu'il s'épongeait le front, il a vu les personnalités officielles en jaquettes noires et en chapeaux melons, défiler d'un pas alerte, parmi les massifs de fleurs, cependant que la fanfare jouait un de ses airs les plus entraînantes. Le pauvre *Conteur*, effondré sur sa chaise, a éprouvé un sentiment de mélancolie en pensant au temps où, lui aussi, alerte et fringant, il marchait au pas, derrière des musiciens en costumes de génaires d'opérettes.

Alors, la canne dans la main droite et le chapeau de feutre dans la main gauche, il s'en est allé à petits pas dans les chemins sablés. Un peu courbé par l'âge, il s'est approché des splendides massifs de fleurs et de la pièce d'eau qui répand autour d'elle un peu de fraîcheur et, quand il s'est retourné, il a vu les toits de la ville dégringoler de la cathédrale vers le lac, tandis que les Alpes vaudoises servent de toile de fond à ce paysage merveilleux. Ensuite, il a pénétré

dans la halle principale et s'est perdu dans la foule.

Partout, c'est un va-et-vient continu. On s'aborde, on se salue, on rit, et l'on s'en va prendre un verre. Quelques paysans, le veston sur le bras, se promènent en s'épongeant le front. Ils ont acheté de rentrer les regains et viennent faire une promenade au Comptoir avant de commencer les semaines d'automne.

Par petits groupes, on s'arrête devant les stands où l'on peut déguster. Ici et là, on cloue, on scie et l'on assemble des planches, tout en faisant un bout de causette avec les passants.

— Alors, s'écrie un bon paysan du Gros de Vaud, vous n'êtes pas encore prêts. T'embarbez-y pas pour des gaillards jamais pressés !

A quoi l'homme qui cloue répond le marteau en l'air :

— Oh ! là, on a bien le temps. On sait que, le premier jour, les stands intéressent bien moins les curieux que la cantine. Quand vous reviendrez, tout sera prêt et vous nous passerez une grosse commande.

— Entendu ! On verra voir !

Des trinlots d'Outre-Sarine promènent ici leur uniforme fatigué. Le rude accent de leur pays fait contraste avec l'aisance tranquille du « parler » de nos bons Vaudois groupés au milieu du couloir et discutant, les mains aux entourneaux du gilet, sans bien se rendre compte qu'ils entravent la circulation.

Mais voici qu'un mouvement se produit. Un agent fait un geste de la main, qui veut dire : « Attention, retirez-vous, faites place ! » Et, brusquement, l'on voit surgir deux conseillers d'Etat, deux municipaux lausannois, un préfet à la barbe de fleuve et toute une théorie d'« officiels » dont le *Conteur* n'ignore pas les noms, comme bien vous pensez. Guidés par le président du Comptoir, ces messieurs semblent prêter attention aux choses qu'on leur montre, tandis que tout autour d'eux, le vide s'est fait instantanément et que le public regarde ces grands personnages avec le respect et l'admiration qu'éprouvaient les peuples antiques pour leurs bonnes divinités tutélaires.

Mais déjà la théorie des jaquettes noires a passé et le mouvement de la foule reprend son cours.

A se promener ainsi de halle en halle en prenant attention à tout ce qui représente ici l'activité intense de notre pays tout entier, le *Conteur* a fini par éprouver une grande fatigue. Alors, il est entré dans la « Cave vaudoise » en compagnie de deux anciens camarades de service, retrouvés là par hasard, et qui, comme lui, ont fait le fameux cours de répétition de 1884. Et, devant une bouteille de Dézaley, ils ont évoqué le passé et remué de vieux souvenirs :

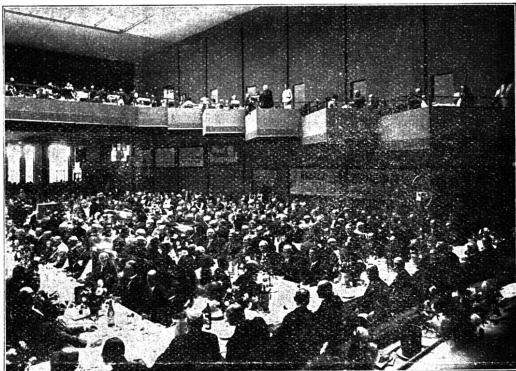
— Te rappelles-tu cette petite blonde qui passait, tous les jours, à la même heure, devant notre cantonnement et qui n'avait pas l'air de nous voir. Seulement quand elle arrivait à l'angle de la maison, elle répondait à tous nos propos gouailleurs : « Au revoir, les enfants, on ne vous croit pas autant de langue. Vous êtes comme ceux de Genève : plus ça est mince, plus ça croit qu'il n'y a qu'à ! » Et là-dessus une pirouette et elle se trouvait nez à nez avec le capitaine.

— Oui, oui, je m'en souviens, elle s'appelait Valentine... Valentine, le joli nom !

— Et puis te rappelles-tu encore...

Et tandis que les trois septuagénaires égrènent le chapelet des souvenirs, quelques jeunes gens de dix-huit à vingt ans, nu-tête et chemises à petites manches, passent en compagnie de jolies demoiselles aux lèvres peintes, on entend un haut-parleur qui reprend, sur un mode plaintif, la chanson bien connue : *Un soir à la Havane...*

Bientôt la foule des invités envahit la cantine.



C'est l'heure des discours, de la collation et du vin d'honneur. Pour rien au monde le *Conteur* ne voudrait manquer ce moment-là ! Il sait, mieux que personne, l'attrait qu'exerce, sur tout bon Vaudois, un discours patriotique prononcé par un magistrat populaire, une collation abondante et un verre de Dézaley qu'on déguste à petites gorgées.

*Jean des Sapins.*



**COUMEINT NOTRON SYNDIC  
J'A RETROVA SON TSEVAU**

**N**OUTRON syndic l'est on tot malin, tsacon lo sâ. Se ne l'iré pas, prâo su que ne sarâ pas syndic, quién dit-vo ? Acutâde coumeint l'a retrovâ son tsevau, qu'on l'ai avâi robâ ào tsamp dâi Râpè, tandi que fasâi sa reposâi et que lo Bron medzivé l'avena dèso la grôcha nohârè, ào bet dâo tsamp.

Fâ criâ pè l'hussier que s'oni ne lâi ramenâvè pas tot lo drâi son tsevau, sarâ, lhâ, syndic dè la coumena, d'âobedzi de fêre coumeint son père avâi du fêre dein lo mîmo cas, et pû l'est bon ! Cein n'étai pardieu pas dâi badenâdzo et tsacon l'a bein comprâi...

Bon ! L'hussier n'avâi pas pî réduit sa senaille et son papâi que lo voleu l'avâi ramenâ lo tsévau, tant l'avâi z'u pouâire dè cein que devessâi arrevâ, eia deseint que l'avâi reincontrâ quoque part su la tserraire.

— L'a bin fê dé mè ramenâ lo Bron, que desâi lo syndic, tot conteint ào municipaux quoque dzo ein aprî. Viô mî dinse, po ti lè dou !

— Et qu'avâi te fê, ton père, quand on lâi avâi robâ assebin on tsevau, tandi que se trâovâvâ ào tsamp ? que demandâ on municipau.

— Cein que l'a fê, que lâi repond lo syndic, le revenu tot solet à l'hottô !

*Sami.*

**LA BIÈRE A DIENTSETTE** guichet, fenêtre)

**P**OTACOLLE étai tsapoui dein noutron velâdzo. E sâve tré tot fêre : lou tsallets, le grandzes, le louïes (galerie), le saules, mémameint lou z'infants pisqu'érein àva ona dozâanna. E fasai assebin, quand é mouerive cauqu'on dein le pâi, le derrâi compliet ein bon bou de la Dzau derrâi, passâ u nièr de Lyon.

Assetout que y âve on mort, vito on allâve queri Potacolle que vegnâi le moûsérâ avoué on trot de ficella ; é quemincive u bet de la tête et, arrevâ u bet dé piads, et fasai on miâu à la ficella, pi sé couellhive débitâ son bou, râssi, plhionâ, taquenâ, fratailli, tant que la bouâite sâi fête.

On coup qué r'âve fé ona bière, Torgnolon, qu'en âve ona fédérâla et que fasai la vigâitse, entrein dein le pâilo io Potacolle travailhive, et li enterre :

— Tiet fê te inque ?

Potacolle sein li répondre le t'accrotze pé désou lou bré, le té fot à ráidéver dein la bière et li fâ disne :

— Y té fêse ton derrâi compliet.

Torgnolon, que ne bouetâve djamé grand temps por sé résavâi, li rubrique : « E mé va d'estra. Te le mé vouardér por quand y mourâi, mé te li mé faré ona dientsetta por qu'y vâie bé dzoi u binocle.

Djan-Pierro dé le Savoies.

**En car postal au Simplon.** — Parcourir nos routes de montagne confortablement assis dans un car postal est une jouissance de choix. Parmi tous les itinéraires qui s'offrent au voyageur, celui du col du Simplon est assurément l'un des plus beaux. Qu'on en juge plutôt en examinant le reportage publié à ce sujet par *L'ILLUSTRE* du 14 septembre. On trouvera en outre dans ce numéro de belles vues des manœuvres et du défilé de la 2e division, une série de photos du Comptoir de Lausanne et de la Braderie chaus-de-fonnière, un reportage sur la vie d'un grand quotidien londonien, un intéressant entretien avec le philosophe vaudois Ph. Bridel, etc.

**LA VACHE**

**A** la bonne heure ! voilà un animal sain et bien portant qui ne s'entortille pas de mille pensées et de mille afféteries et qui vit tout simplement, humant l'air vif et l'herbe fraîche dans la prairie, la paille chaude et le salpêtre dans l'étable.

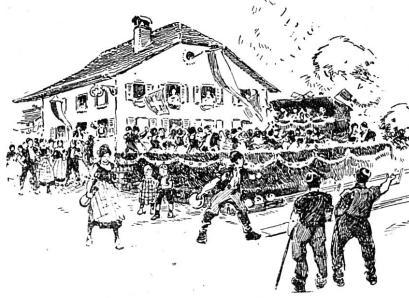
C'est une nourrice excellente et régulière, heureuse de donner son lait qui coule, blanc et écumeux, dans le calme clair-obscur de l'écurie, tout à la joie de vivre, de caresser du museau son jeune veau, de voir sa crème devenir du beurre appétissant comme un poème doré et son lait se transformer en fromage nourrissant comme la « substantifique moelle » des philosophes sous la croûte d'un langage abstrait, enfin de se savoir utile aux enfants, aux malades, aux vieillards. Aussi, il faut voir comme elle est de bonne humeur quand on la mène boire à la fontaine ; elle rêve un peu, fait des sauts brusques, se frotte le cou contre le platane ; c'est un écolier en récréation, mais elle est bon enfant et bondit joyeusement jusqu'à l'étable quand le boveyron a déclaré que le moment était venu. (C'est incroyable ce qu'il y a de vivacité dans ce corps en apparence taillé à la hache).

Enfin, la vache s'étonne un peu de nos allures étriquées et de nos fronts de penseurs ; nos trains, qui passent à allure folle dans la verte prairie, lui semblent un barbarisme. Car il n'y a pas tant d'indolence qu'on l'a dit, dans les yeux de cette flâneuse ; elle fait ce qu'elle doit et quand elle le doit : qui de nous pourrait toujours en dire autant ? Elle regarde simplement et ne cherche pas midi à quatorze heures : qui de nous serait assez sage pour l'imiter ?

G. M.

**L'esprit de Dumas Fils.** — Dumas fils avait une antipathie marquée pour Alphonse Karr. Tous deux cependant fréquentaient dans le même salon ; seulement Karr y arrivait très tard et toujours à la même heure, si bien qu'au coup de sonnette, Dumas prenait aussitôt son chapeau en disant à la maîtresse de maison :

— Permettez que je me retire, « minuit et Karr » sonnent.

**FÊTE VILLAGEOISE**

**N**oir de fanfare sonne allègrement dans l'unique rue du petit village et met tout le monde sur pied, même ceux qui se sont abandonnés à la sieste dominicale. Les uns se penchent aux fenêtres, les autres rajustent col et cravate pour prendre part à la fête annuelle de la Jeunesse, fête qui clôture la fenaison.

On s'est hâté dans cette première semaine de juillet pour raser les derniers champs ; on a mis les fourches doubles, on a allongé les journées pour avoir la liberté de jouir et de se réjouir pendant quarante-huit heures, de transpirer pour son plaisir, de se sentir jeune ou rajeuni.

Et voici, fidèles à de vieilles et chères coutumes, alignés derrière les six sonneurs de cuivre, sept gars rythmant leur pas, armés chacun d'une bouteille de vin — symbole d'abondance et promesse rafraîchissante — sept gars qui s'en vont chercher leurs danseuses de choix, leurs élues, réunies, dans l'attente, et s'affignant réciprocement. Deux échansons remplissent des verres et l'on communique, les yeux dans les yeux, comme entrée en joie, puis chacun emmenant sa châcune — sans pour cela abandonner sa bouteille — le modeste cortège, musique et échansons en tête, se met en route pour la place de fête. Les jeunes gens ne sont pas sans fiereté s'ils sont sans façon, sans habit ni gilet, comme de bons travailleurs des champs qui aiment avoir le corps à l'aise. Les jeunes filles sont, paraît-il, vêtues de neuf de pied en cape, sans doute en vertu de l'honneur qui leur est fait ; elles portent, signe de leur royaute d'un jour, un ruban vert et blanc en écharpe, barrant leur robe, qu'elles ont voulu personnelle de coupe et de teint, si bien qu'à elles sept elles forment une gamme de couleurs se rapprochant de l'arc-en-ciel.

La parade n'est pas longue et les musiciens la font d'une haleine. A chaque pas elle entraîne de nouveaux suivants de tout âge, du bambin qui gambade ainsi qu'un chevreau au vieillard clopinant, le dos voûté, mais relevant la tête aux sons évocateurs de la fanfare, qui lui mettent de la chaleur au cœur et une lueur inusitée dans les yeux : tous veulent voir « lever les danses ».

Voici le « pont », monté à l'entrée d'un verger, sous la double ombre de sa bâche et des arbres, et flanqué de deux ou trois sapinets (les campagnards disent sapelots) décorés de noeuds et de fleurs en papier. C'est simple, c'est rustique, sans plus de prétention que l'écrivain en frontispice, sur carton couleur de rouille, n'accusant pas son âge, reparaissant année après année, enchaînant les volées successives et leur répétant dans une pensée fruste et familière :

« C'est en dansant

Que le cœur a toujours vingt ans. »

Les sept couples ouvrent le bal en exécutant trois danses sous les yeux admiratifs du grand nombre des spectateurs, et critiqués de quelques-uns. On entend :

— Charles-Henri et la Julie font une belle paire ! Ils dansent comme des marionnettes.

— Ils se fréquentent, dit-on.

— C'est sûr.

— Louis serait mieux apparié avec Rose qu'avec Céline.

— Pour la taille, sans doute, mais pas pour le reste.

— C'est beau la jeunesse, dit tante Jeanne.

— Te souviens-tu de notre premier bal, Suzanne ?

— Oui, Jean ; j'étais heureuse et fière que tu m'aies choisie.

— Nous en tournerons une ce soir ; il fera moins chaud.

Le bal est maintenant ouvert à tous, et c'est vingt, trente couples qui s'en donnent qui s'en donnent à jambes que veux-tu, excités par la verve du premier piston, les réponses du bugle, rythmés par les boum ! martelés de la basse et égayés par les semipernels tata de l'alto d'accompagnement, joué comme en révant, en dehors de toute règle d'harmonie, sans compter les soli improvisés du baryton, dont la pince le traîne plus qu'il ne s'en aperçoit. Qu'importe, les flots-flots sont joyeux ; c'est de la musique champêtre, de la bonne vieille musique, des airs surannés, des valses, surtout des valses de nos grand-mères, entremêlés de shotisch et de polkas, et laissant peu de place au fox-trott et au tango.

De temps à autre, le président de la Jeunesse annonce : « Trois danses réservées aux amis de V. et de P. », villages voisins. Et, suivant la coutume hospitalière, les verres circulent, le plateau tinte sous le choc des piécettes d'argent : c'est un rendu pour un offert. L'intermède se termine par un chœur ou par une chanson lancée par un soliste, et dont le refrain est repris par tous. Le bon voisinage est ainsi scellé à nouveau pour une année.

C'est ensuite le tour des mariés, pères et mères de famille, celui des enfants, des vieux célibataires, et je ne jurerais pas qu'il n'y ait celui des veufs et des veuves inconsolables, ou plutôt inconsolés. Toutes les classes sont successivement mises à l'honneur, à l'honneur payant, si bien que le boursier de la société dansera une gigue de satisfaction devant sa caisse rebondie.

Voulez-vous boire frais en petit comité ? Acceptez l'invitation d'un jeune décoré, organisateur de la fête ; suivez-le dans le caveau que signale cet écrivain.

« Amis, fraternisons par le verre de l'amitié ! » et vous vous gargariserez délicieusement avec du Vully ou du Neuchâtel, qui ont le don de désaltérer sans énerver et qui redonnent des jambes de vingt ans à ceux qui les ont perdues. Seulement, n'y allez pas à l'heure où les porcs du laitier voisin crient la faim ; cette cacophonie infernale ne favorise pas la fraternité et risque d'ajouter un goût de petit-lait aigre à celui du jus de la vigne.

La musique et la danse creusant l'estomac, il y a trêve à 6 h. et à minuit ; de plus, les tables sont toujours dressées et à toute heure vous pouvez satisfaire votre appétit. Vous êtes invité partout, et partout on vous reçoit avec cette cordialité simple et spontanée qui vient du cœur et va au cœur. Et vous faites honneur au jambon, au saucisson et en particulier au gâteau épais, crèmeux et sucré, spécialité de l'endroit. Il s'en est confectionné de ces gâteaux, genre « cruchaule », de façon à nourrir un régiment. J'exagère ? Si peu, puisqu'une dame, seule en ménage, m'avoue en avoir fait plus de douze, peut-être dix-huit, n'étant pas sûre de les avoir tous comptés ; et de taille, je ne m'engagerais pas à en manger un par jour. Il est vrai qu'on en envoie aux parents, aux amis absents, et qu'on s'en régale une semaine entière.

Fête de la Jeunesse et fête d'un village de deux cents habitants, où l'on fait revivre les coutumes ancestrales, fête toute familiale, sans carrousel ni marchand de bonbons, fête où chacun apporte sa part et où l'on fait la part de chacun, j'ai goûté ton charme sans apprêts, l'expansion sans éclat d'une joie saine, songé au temps des bucoliques et des pastorales, oublié un instant les tristesses et les difficultés de la vie.

A. Gaillard.

**Discréption.** — Un valet reçoit de son maître l'ordre de prendre des lettres qui se trouvent sur son bureau. Il y en avait trois, dont une sans adresse. Le valet les jette toutes les trois à la poste. Son maître, dans la journée, s'apercevant de son oubli, lui demande s'il avait mis aussi celle-là à la poste, et pourquoi :

— Je pensais, répondit le valet, que vous ne vouliez pas qu'on sache à qui vous écriviez.